



LES CINQ LYCÉENS DE BUFFON
fusillés par les allemands

LES CINQ LYCÉENS DE

BUFFON fusillés par les allemands

Ils ont cru, tous ceux-là, que le bonheur est dans la liberté, et la liberté dans le courage.

(Périclès)

Quand les Allemands sont entrés dans Paris en 1940, Jean-Marie Arthus et Pierre Benoît avaient 15 ans, Pierre Grelot et Lucien Legros 16, Jacques Baudry 18. Ils avaient 91 ans à eux cinq lorsque leur supplice a commencé.

HEROS DE LA RESISTANCE



J. ARTHUS



J. BAUDRY



P. BENOIT



P. GRELOT



L. LEGROS

15^F

POSTES

CINQ MARTYRS

DU LYCÉE BUFFON

BRUNO

DEL. SC



Les plaques commémoratives à l'entrée du Lycée Buffon, tout comme les photographies accrochées aux murs de la salle des professeurs, disent l'importance du tribut payé à la patrie par les élèves et les maîtres de notre lycée au cours des deux guerres mondiales.

Parmi les sacrifices qu'évoquent tous ces témoignages du souvenir, il en est un particulièrement mémorable, particulièrement digne d'admiration, en raison de la jeunesse de ceux qui s'y sont offerts, en raison aussi des circonstances, c'est celui des cinq lycéens fusillés par les Allemands en 1943, indissolublement connus sous le nom des CINQ LYCÉENS DE BUFFON.

Certes, ils ont été décorés à titre posthume de la Médaille de la Résistance, de la Croix de Guerre et de la Légion d'Honneur; ils ont, en 1947, fait l'objet d'une Citation à l'Ordre de la Nation ainsi formulée: "Glorieux enfants de France qui formèrent pendant l'occupation le groupe dit "des cinq étudiants du lycée Buffon", se montrèrent en toute circonstance animés de la foi patriotique la plus pure et la plus agissante. Morts pour la France. Fusillés le 8 février 1943". Et, malgré leur jeune âge, c'est avec le grade d'officier que leurs services ont été homologués par le ministère des Armées.

Certes, en septembre 1947, le ministre de l'Éducation Nationale a tenu à ce que l'Université tout entière leur rende hommage et, dans une circulaire adressée à tous les chefs d'établissements des enseignements primaire, secondaire et supérieur, il a demandé que leurs dernières lettres soient lues et commentées à tous les élèves. "Ce sera là, écrivait-il, une inoubliable leçon, un appel au Devoir, à tous les devoirs. Les jeunes générations y sentiront mieux encore les raisons de vénérer leurs aînés morts en pleine jeunesse, d'honorer leur mémoire et de ne pas oublier que s'ils poursuivent aujourd'hui de calmes et profitables études, ils le doivent à des milliers de morts dont leurs camarades de Buffon symbolisent le total sacrifice".

Certes, en 1952, a eu lieu le transfert de leurs cendres qui reposent désormais dans la crypte de la Sorbonne où, chaque année, au début de février, l'Université vient se recueillir, tandis qu'au lycée un même hommage leur est annuellement rendu par les maîtres, les élèves et la population du 15^e arrondissement. En 1958, enfin, par décision municipale, leur nom a été donné au pont voisin du lycée, l'ancien "Pont-du-Château" qui relie la rue du Château au Boulevard Pasteur et s'appelle désormais "PONT-DES-CINQ-MARTYRS-DU-LYCÉE-BUFFON".

Mais peu nombreux sont ceux qui savent exactement ce que furent ces jeunes, le rôle qu'ils jouèrent dans l'une des périodes les plus noires de l'histoire de notre pays, mais aussi l'une des plus exaltantes pour des cœurs généreux.

Une autre génération est venue, mais les raisons existent toujours qui, en 1947, firent donner leur héroïsme pour modèle à la jeunesse française. Leur histoire, c'est de l'Histoire. Encore convenait-il qu'elle fût écrite, fixée, pour que JEAN-MARIE ARTHUS, JACQUES BAUDRY, PIERRE BENOÎT, PIERRE GRELOT et LUCIEN LEGROS soient autre chose que des noms, et que "l'inoubliable leçon" qu'ils donnèrent puisse servir aux générations nouvelles.

C'est ce qu'ont pensé les membres du conseil intérieur du lycée Buffon, réunis le 24 mars 1964 sous la présidence de M. le proviseur SALOMON, pour déterminer de quelle façon le lycée allait, pour sa part, commémorer le 20^e anniversaire de la Libération. Outre une exposition organisée au lycée même, au mois de juin, sur la Résistance et la Libération, — où une large part était faite au souvenir de nos morts, — cette plaquette est l'aboutissement des vœux formulés alors. Elle a été réalisée avec l'accord et l'aide efficace des familles des martyrs, qui ont bien voulu nous communiquer tous les documents en leur possession.

Au nombre de ces documents l'on trouvera reproduites ici, les dernières lettres de ces enfants, écrites en prison quelques heures avant leur exécution, ces lettres dont le ministre écrivait : "Tragiques dans leur laconisme, elles sont si belles, si simples, si humaines et si courageuses que de leur lecture se dégage une intense émotion faite à la fois de pitié et de fierté" (Circulaire du 25 septembre 1947), et qui faisaient dire à M. le proviseur LAMICQ : "Je plaindrais celui qui pourrait en achever la lecture d'un œil sec".

Émouvant témoignage du noble courage de ces garçons, elles témoignent aussi de la conscience qu'ils avaient du sens de leur lutte. "Je meurs en Français pour ma patrie" écrivent l'un et l'autre Jean-Marie ARTHUS et Jean GRELOT. Pierre BENOÎT : "J'ai lutté pour une vie meilleure. La vie sera belle. Nous partons en chantant". Lucien LEGROS confirme : "Nous allons mourir le sourire aux lèvres, car c'est pour le plus bel idéal". Et Jacques BAUDRY : "Mes pauvres chéris, j'ai accepté le combat, vous le savez. Je serai courageux jusqu'au bout. La guerre sera bientôt finie. Vous serez quand même heureux dans la paix, un peu grâce à moi...".

Oui, ils avaient tous cette exaltante conscience qu'ils luttaienent et se sacrifieraient pour assurer à leurs parents, à leurs amis, à leur patrie "des lendemains qui chantent" dans la paix et dans la liberté.

L'exemple de ces garçons, et de tant d'autres – 23 pour le seul lycée Buffon – morts devant un poteau d'exécution, dans un combat de francs-tireurs, en prison sous la torture, en déportation, ou sur une barricade à Paris en août 1944, porte témoignage pour la jeunesse de France.

Comme celui de leurs maîtres, BURGARD, VATTIER, CAHEN, PÉRON, VIELLE, ILIOVICI, ZIVY, professeurs de Buffon victimes des nazis, leur sacrifice porte aussi témoignage pour l'Université française.

Comment mieux dire que M. le proviseur LAMICQ lors de l'inauguration du Pont-des-Cinq-Martyrs : "A qui appartenait-il, sinon à l'Université de France, à ses élèves comme à ses maîtres, de maintenir, face au caporalisme nazi, la plus glorieuse, la plus humaine des traditions ? Se refusant à renier ce qui pour un Français reste la raison de vivre, la culture et la liberté, faisant face à toutes les entreprises, violentes ou hypocrites, avec un courage, une dignité, une fermeté, une ardeur de servir qui devaient forcer le respect de tous, l'École de la République une et indivisible s'honore d'avoir continué à former des hommes libres, dignes de rester et, quand il l'a fallu, de mourir debout".

Notre pensée ne quitte pas les parents qui ont élevé et perdu de tels fils : eux, qui ont subi l'épreuve la plus atroce qui soit pour une mère et pour un père, ont droit à la reconnaissance et à l'affectueux respect de tous ; nous leur en renouvelons l'expression au nom des maîtres et des élèves du lycée Buffon.

LES CIRCONSTANCES



Depuis juin 1940, l'armée hitlérienne campe sur notre sol; à la République on a substitué "l'État Français"; avec la complicité des gens de Vichy les nazis pillent le pays et, usant tour à tour de la violence et de la corruption, s'efforcent de réduire la nation en esclavage.

Mais demandons à Raymond BURGARD, professeur au lycée Buffon, haute figure de la Résistance française, qui devait plus tard être arrêté et décapité à Cologne, de nous aider à caractériser cette situation et l'état d'esprit des patriotes pour qui "celui-là seul est vaincu qui désespère". Voici quelques extraits des articles qu'il donnait au journal clandestin "Valmy" dont il était le co-fondateur :

"Soixante mille civils massacrés sur les routes de l'exode, des milliers de soldats blessés achevés sans pitié, des dizaines de milliers d'Alsaciens et de Lorrains chassés de leur terre ancestrale, deux millions de prisonniers condamnés aux travaux forcés ou à la misère, une population urbaine réduite à l'affamement systématique, les coffres privés ouverts et vidés de leur contenu, les affaires françaises accaparées par les affairistes allemands, un tribut quotidien de 400 millions, les richesses réelles du pays aspirées avec une avidité monstrueuse..." (LE COUP MONTÉ).
..."Au nom de l'honneur, des chefs indignes – nous les stigmatisons tous – se parjurent, trahissent l'amitié, vendent le peuple... Ils livrent à des tyrans implacables les réfugiés politiques qui avaient foi dans le caractère inviolable de l'hospitalité" (DE L'HONNEUR).

..."C'est pour l'esclavage des Français que Darlan fait tuer en Syrie nos soldats, nos aviateurs et nos marins. Les poitrines françaises servent de couverture à la domination nazie. Une grande joie s'élève dans le camp de ceux qui n'ont pas voulu mourir pour Dantzig ! Ils vont enfin faire mourir les Français pour Hitler ! (MOURIR POUR HITLER).

..."Aux temps glorieux de la révolution, quand les armées de la tyrannie menaçaient notre sol, la Commune de Paris déclara la Patrie en danger. Aujourd'hui la tyrannie sévit au pays de la liberté, l'ennemi piétine le sol français, la Patrie est en péril mortel..."

Superficiellement le pays semble s'installer dans la défaite; mais, dès les premiers jours, des patriotes ont proclamé leur refus de la servitude et du déshonneur; c'est, de Londres, l'appel désormais historique à poursuivre la lutte : "La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre"; sur le territoire national même, au début de juillet, d'autres voix : "La France, encore toute sanglante,

veut vivre libre et indépendante; jamais un grand peuple comme le nôtre ne sera un peuple d'esclaves". Raymond BURGARD dans son journal: "Français, redressez-vous. Vous êtes d'une race au sens droit, à l'âme libre. Vous n'êtes pas un peuple de chiens couchants, vous laissez aux maîtres de l'heure le soin de lécher les bottes prussiennes. Levez la tête et serrez les poings. Vous êtes forts parce que vous voulez vivre. Et demain les ennemis trembleront, et trembleront les amis de l'ennemi, quand vous crierez avec nous: "Vive la République! Vive la liberté!". Et encore: "Il est vain de lier le peuple français avec les chaînes du déshonneur... de colère, il secoue ses chaînes; demain il saura les briser!".

De fait, des briseurs de chaînes entrent très vite en action; ce seront d'abord des actes isolés d'individus ou de petits groupes, tel le Mouvement Valmy. En face d'une propagande corruptrice et démoralisante, les journaux clandestins se multiplient. La jeunesse française, particulièrement travaillée par cette propagande, réagit sagement. Coûte que coûte, il faut libérer le pays et rendre à la France, terre de toutes les libertés, sa vraie place dans le monde. Voilà ce qui se dit, sous le manteau, notamment dans les cours d'université et de lycée.

Dès le 11 novembre 1940, alors que toutes les cérémonies commémoratives ont été interdites, c'est la décision patriotique des étudiants et des lycéens parisiens d'aller s'incliner sur la tombe du Soldat Inconnu. Remontant les Champs-Élysées aux cris répétés de "A bas Hitler! A bas Pétain! Vive la France!" et au chant de la Marseillaise, leur cortège, que viennent grossir d'autres jeunes et des anciens combattants, est sauvagement pris à partie par les S.S. qui tirent dans le tas, tuant et blessant, puis arrêtent des centaines de jeunes, dont le fils du professeur Burgard. Le lendemain, l'Université de Paris est fermée sur l'ordre de l'occupant, le recteur Gustave Roussy est destitué par Vichy.

Mais en dépit et à cause de la répression, cette manifestation a un profond retentissement, particulièrement parmi les jeunes: d'une façon générale, la résistance à l'ennemi peu à peu s'organise, se coordonne. En mai 1941, se constitue "le Front national de lutte pour l'indépendance de la France" et les détachements de "Francs-Tireurs et Partisans" qu'il forme commencent à se livrer à des opérations de guérilla.

A BUFFON (1940-42)

C'est dans ce climat qu'à Buffon, comme dans les autres écoles de France, on travaille, on prépare des examens, on écoute ses professeurs. On écoute des professeurs comme Raymond BURGARD qui, au travers de leurs cours, ne peuvent pas cacher tout ce qu'ils pensent de la situation, laissent percer leur patrio-

tique indignation, se refusent, malgré les circulaires, à cesser d'exalter les valeurs spirituelles qui font le renom de notre pays et que, pour l'heure, officiellement l'on renie. Et les plus conscients parmi les élèves se donnent pour tâche de combattre la propagande démoralisante de l'ennemi, de faire comprendre aux camarades plus insouciants, ou mal informés, que la guerre n'est pas finie, que l'on peut et que l'on doit lutter contre l'occupant. Au lycée Buffon, c'est le cas notamment de Jean-Marie ARTHUS, Jacques BAUDRY, Pierre BENOÎT, Pierre GRELOT et Lucien LEGROS.

Ce sont de grands garçons comme les autres, avec des parents (un médecin, des fonctionnaires) qui ont des ambitions pour eux, des lycéens comme les autres qui ont leurs projets d'avenir. Jacques BAUDRY est en Mathématiques Spéciales et doit normalement se présenter à Polytechnique et à Centrale. Les quatre autres, élèves de première, préparent leur bachot. Nous savons de Pierre GRELOT qu'il veut devenir professeur d'espagnol, de Lucien LEGROS qu'il est très doué pour les lettres, la peinture et la musique et déjà fort bon pianiste.

Un peu différents des autres cependant, puisque très vite ils prennent conscience et souffrent de la situation dans laquelle se trouve le pays, et n'hésitent pas à conclure qu'il n'est pas d'avenir possible tant que la France sera occupée. Ils se sentent un devoir à remplir envers leur patrie, envers eux-mêmes.

"Dès lors, nous a confié Mme BENOÎT, mère de Pierre BENOÎT, l'un des plus jeunes des cinq, Pierre continuera à préparer son bachot, mais sans vouloir regarder plus loin : la cause à laquelle ces enfants se sont donnés, passe avant tout pour eux – quant à nous, les parents, nous oublions aussi nos ambitions pour ne plus penser qu'à les nourrir et à les protéger"...

Pour cette cause, ce sont d'abord discussions suscitées et harangues aux camarades dans la cour des grands, distributions de tracts, collage de papillons confectionnés par eux-mêmes. Chez l'un d'eux, dont les parents travaillent au dehors, ils arrivent même à installer une bien modeste imprimerie qui leur permet de reproduire les appels qu'ils rédigent. C'est là aussi qu'ils cachent leurs premières armes.

Et les Renseignements Généraux de la Préfecture de police s'inquiètent déjà de l'activité de ces jeunes dont ils ne connaissent encore que les pseudonymes : Marchand, André, Francis, Paul, Jeannot...

On trouve leurs traces dans toutes les manifestations patriotiques. Déjà des lycéens de Buffon ont participé à la manifestation du 11 novembre 1940, où l'on a pu entendre ce cri de ralliement : "A nous, Buffon !". De même, ils seront nombreux le dimanche

11 mai 1941, à la Place des Pyramides où, devant la statue de Jeanne d'Arc, une foule considérable manifesterait contre l'occupant et ses collaborateurs.

Cependant, l'ennemi s'énerve, les vexations s'accumulent et les représailles se multiplient. Au cours de l'hiver 1941, nos jeunes gens décident de passer à l'action plus directe et adhèrent au mouvement naissant qui devait devenir l'efficace et glorieuse organisation des "Francs-Tireurs et Partisans Français".

EN AVRIL 1942, le professeur BURGARD est arrêté à son domicile, à deux pas du lycée, par la Gestapo, renseignée par un indicateur de police. Ses élèves ne peuvent rester insensibles à cette mesure. Ils consacrent leurs vacances de Pâques à organiser une manifestation de sympathie et de protestation. Le jeudi 16 avril, dans la matinée, exactement à 10 h 25, à l'heure de la récréation, une cinquantaine d'étudiants et d'élèves de différents lycées parisiens, filles et garçons, pénètrent en force à l'intérieur du lycée où les attend un groupe d'élèves de l'établissement. Ils gagnent la cour des grands au cri de "Libérez BURGARD" et au chant de la Marseillaise et lancent des tracts qui appellent leurs camarades à les rejoindre dans les rangs du Front National. Lucien LEGROS conduit le groupe qui vient de l'extérieur; Pierre BENOÎT est responsable du groupe Buffon; ARTHUS, BAUDRY, GRELOT assurent la surveillance et la protection.

C'est Jacques TALOUARN, agent-chef au lycée, lui-même résistant actif, membre du Comité de libération du lycée en 1944, qui, l'ayant vécue, nous conte toute l'affaire. Mais laissons-lui la parole : "La manifestation, impressionnante et parfaitement organisée, n'a duré que dix minutes, le temps de la récréation. Le signal de la dispersion est donné, mais voilà qu'un fonctionnaire du lycée, connu pour ses sympathies pour "l'Ordre nouveau", fait fermer toutes les issues. ARTHUS et BENOÎT tentent, sans y parvenir, de couper les fils téléphoniques. Et tout de suite, la police d'abord, la Gestapo ensuite, encerclent et envahissent le lycée. Je réussis à faire sortir ARTHUS, LEGROS et un élève de l'École Alsacienne par le petit lycée. BAUDRY, BENOÎT, GRELOT, cachés dans les caves où ils resteront deux heures, échappent à la perquisition de la Gestapo. Cette perquisition, l'enquête qui suit, ne donnent aucun résultat, n'amènent aucune arrestation. Mais la manifestation, elle, a eu un résultat : elle a considérablement fortifié espoir et courage chez les maîtres et les élèves et, désormais, la Résistance au lycée Buffon ne fera que s'amplifier".

LE COMBAT CLANDESTIN

Cependant les deux noms de BENOÎT et de LEGROS sont retenus comme ceux de "jeunes gens très dangereux". Tous deux doivent abandonner leurs études, quitter leur famille et entrer dans l'illégalité. Un arrêté du recteur Carcopino exclut BENOÎT de tous les lycées de la Seine – décision qui devait être rapportée, à la Libération, par le recteur Roussy.

Désormais clandestins, les cinq amis pourront agir plus librement et multiplier les opérations offensives contre l'ennemi. A l'actif des "Cinq étudiants de Buffon", la police, à cette époque, relève un attentat contre un officier supérieur de la Luftwaffe, abattu en plein jour Quai-Malaquais. Puis, le jour de la fête de Jeanne d'Arc, narguant un service d'ordre renforcé, ils attaquent un officier de la Feld Post, rue de Vaugirard. Un peu plus tard, alors que l'amiral commandant la marine allemande en France donne une réception mondaine à bord de la vedette "La Vega", amarrée à l'ex-quai de Tokyo, deux d'entre eux, du haut de la berge, lancent plusieurs grenades sur les invités.

Voilà, pour le printemps 1942, les faits dont l'exactitude a été dûment vérifiée; sans doute peut-on légitimement mettre à l'actif de nos héros un certain nombre d'autres actions de moindre portée ou moins spectaculaires – car les F.T.P. ne chômaient pas – des actions sur lesquelles parfois les Allemands ont fait le silence, pour ne pas perdre la face. Cette guérilla, menée sans répit dans le parfait maquis que constituait l'agglomération parisienne, n'a pas peu contribué à donner à l'occupant et à ses complices de la collaboration une pénible impression d'insécurité et devait, par la suite, provoquer chez eux une profonde démoralisation.

3 ET 4 JUIN 1942 – Dénoncés par un traître qu'ils avaient démasqué et résolu de supprimer sans y parvenir, quatre des cinq amis sont arrêtés à leur domicile par la police française qui se targue auprès de leurs parents de "travailler pour le redressement de la jeunesse française". Seul BENOÎT échappe à la souricière et conserve, pour un temps, sa liberté.

17 JUIN 1942 – Le Tribunal spécial de Paris, tribunal "français", institué hâtivement pour tâcher, par des condamnations impitoyables, d'enrayer le mouvement anti-allemand et anti-vichyssois qui gagne en puissance, condamne les quatre premiers aux travaux forcés à perpétuité et le cinquième à mort par contumace. BENOÎT, apprenant le verdict, écrit alors à sa grand'mère, lui explique :

PREFECTURE de POLICE

Direction Générale
des
Renseignements Généraux
et des Jeux



A tous Services Préfecture de Police, Police Nationale,
Gendarmerie Nationale

-O-O-

Il y a lieu de rechercher très activement et d'arrêter :

B E N O I T, Pierre
né le 7 Mars 1925 à Nantua (Ain), de Jules Benoit et de César, Marie,
Rose, ayant demeuré chez ses parents, 6, Square Desnouettes à Paris
(XVe).

Signalement :

1 m. 72 à 1 m. 75, cheveux châtain, visage plein, susceptible de
porter des moustaches et des lunettes teintées.

En cas de découverte, prendre toutes précautions. Il s'agit d'un
chef terroriste très dangereux, toujours armé et se sachant recherché.
Tenir compte qu'il peut être entouré de terroristes armés, chargés
d'assurer sa protection.

Doit être muni de faux papiers à un nom qui n'est pas connu.

En cas découverte, aviser Direction Générale des Renseignements
Généraux, Préfecture de Police, Turbigo 92 00, Odéon 43 80, automa-
tiques 301 ou 304, de nuit : 317.

Le Directeur Général,

L. H. ROTTEE

“...C’est un honneur pour moi d’être désigné aux coups des assassins de notre France... Plusieurs de mes camarades ont été fusillés; j’ai pris alors le seul parti qui s’imposait à un Français digne de ce nom: j’ai pris les armes, je me suis joint aux patriotes, aux francs-tireurs qui continuent la lutte qui nous libérera de ce cauchemar; je ne crois pas qu’il soit de plus grand idéal. Notre combat sera dur, très dur, mais il nous mènera à la victoire et à la liberté... Je sais que si je succombe d’autres prendront ma place...”

Resté seul, il redouble le nombre de ses exploits. “Il faut, dit-il, remplacer et venger les camarades”. Désigné comme responsable d’un groupe F.T.P. qu’il dirige sous le nom de “L’Étudiant”, il exerce plus particulièrement son action en Ile-de-France, Paris étant devenu trop dangereux pour lui. Sous prétexte de camping, son groupe s’installe dans la forêt de Fontainebleau d’où il peut rayonner pour opérer le sabotage des voies ferrées et contribuer à la désorganisation des convois allemands. Au cours de l’incendie de dix avions au sol sur un aérodrome de Seine-et-Marne, BENOÎT est blessé; il se cache pendant huit heures dans un égout et rentre à pied à Paris pour se faire extraire la balle qu’il a reçue dans le genou droit. Activement recherché, il est l’objet d’une fiche de renseignements diffusée par la police dans toute la France et qui le désigne comme chef terroriste très dangereux. Un commissaire à la solde des Allemands relève sa participation à plus de quarante attentats dirigés contre l’occupant.

7 AOÛT 1942 – Les attentats se multiplient à Paris. Stupnagel fait arrêter comme otages les familles des lycéens : le docteur ARTHUS, Mme GRELOT et son fils aîné Jacques, M. LEGROS et son fils Jean, M. et Mme BENOÎT. Seule la famille BAUDRY échappe à cette mesure parce qu’elle est absente de Paris.

22 AOÛT 1942 – BENOÎT, le dernier des cinq, se trouve coupé de son nouveau groupe qui vient d’être décimé; il a perdu tout contact avec son organisation et il est arrêté près de la gare Saint-Lazare par la police française. Vingt-quatre heures après, il est livré aux Allemands et retrouve, à la prison de la Santé, ses quatre camarades.

LA CONDAMNATION, LE SUPPLICE

15 OCTOBRE 1942 – A la suite d’un simulacre de jugement, ils sont condamnés à mort par le tribunal de la Luftwaffe, siégeant 62, faubourg Saint-Honoré. Ils sont alors transférés à la prison de Fresnes.

Dans une lettre émouvante que, par mille voies détournées, Pierre GRELOT a pu faire parvenir à sa mère, il écrit notamment :

"...Je voudrais te dire tout d'abord tout le chagrin que j'ai de ton malheur et mon angoisse quand j'ai appris que vous aviez failli être fusillés et que ce n'est qu'à la dernière minute que vous avez été sauvés... Tu sais, maman chérie, combien je t'aimais et mon amour pour toi, si grand et si plein déjà, n'a été qu'en grandissant... Si je te cause cet immense chagrin, c'est parce que j'ai voulu le bonheur des autres comme tu as voulu le bonheur des tiens... Ton fils n'a rien fait dont tu aies à rougir, au contraire...

Depuis le 30 juin, je suis seul dans une cellule sans soleil comme la plupart des autres camarades de souffrance et de combat, mourant de faim, sale, le froid, pas de douche, pas de promenade, pas de lectures et, depuis le 7 juillet, je porte nuit et jour des menottes derrière le dos : je serais un bien mauvais Français si je n'avais pu trouver un moyen de me les ôter... Le seul réconfort à tous ces supplices (j'oubliais les coups reçus à la Gestapo au nerf de bœuf), c'est la certitude de la victoire car, bien qu'au secret, on réussit à avoir quelques nouvelles, et l'héroïsme des camarades qui partent à la mort en chantant. La France peut être fière d'avoir de tels enfants... J'ai été jugé avec mes camarades : BAUDRY, BENOÎT, ARTHUS et LEGROS, le jeudi 15 octobre 1942.

Ça a été une comédie : nous savions à l'avance quel serait le verdict puisque pour rien on condamne à mort. Mon acte d'accusation portait : "propagande antifasciste et contre l'armée d'occupation, port et détention d'armes et de munitions, attentat contre le commandant Külig, représentant du gouvernement, et la fameuse rue de Buci". Une seule de toutes ces choses suffisait pour me faire condamner à mort, aussi il n'y avait pas de salut possible : nous avons été condamnés tous les cinq à la peine de mort. Notre attitude devant le tribunal a été digne et noble. Nous avons su imposer le respect à ceux qui assistaient au procès. Les soldats étaient émus et j'en ai vu un qui pleurait. Pense donc, à tous les cinq nous totalisons quatre-vingt-onze ans ! Quand, après l'arrêt, le Président nous a demandé si nous voulions ajouter quelque chose à nos déclarations, nous avons tous dit notre fierté de mourir pour la Patrie... Je voudrais te dire, maman chérie, de ne pas te laisser abattre par le chagrin que va te causer ma mort...".

Des quelques notes au crayon jetées sur du papier d'emballage par Pierre BENOÎT dans sa cellule et parvenues également à ses

parents par des voies détournées, extrayons : "Si j'en sors, j'écrirai un livre de souvenirs. Faits et dates et des réflexions. Courbe d'endurance en face des privations. Rappel des jours où les copains sont partis à la fusillade : rappel de leurs noms, pour les venger.

Santé : cellule 108 – Condamné, le jeudi 15-10-42.

Fresnes : 27-10-42 – 271, 3^e division.

21-10-42 : mort de Paul.

4-11-42 : mort de Lucien, d'André.

24- 1-43 : encore un dimanche. A. dit que dans cinq semaines nous sortirons... Un jour viendra-t-il ? Qu'importe ! Devant tant d'immenses horizons... Mais l'Armée Rouge avance. "Se sentir un homme, l'essentiel est là".

1-2-43 : La santé se détraque, maux d'estomac terribles la nuit dernière : six mois de ce régime finissent par se payer, mais n'importe cela, les nouvelles sont bonnes. Ce soir, il fait un temps splendide. Par la fenêtre, un copain siffle du Schubert. "Travailleurs, nous reprendrons bientôt les armes et cette fois sera la bonne" a dit quelqu'un quelques cellules plus loin. Je le crois aussi.

2-2-43 : est-ce les premiers jours du printemps ? Bras de chemise; brise douce et pleine de souvenirs des temps heureux et libres. J'étudie avec acharnement sciences et langues... Travaillons à être plus fort, plus utile, j'en aurai besoin.

4-2-43 : est-ce le printemps qui vient plus vite, les nouvelles de plus en plus optimistes, mais nous sentons la liberté proche comme on sent la mer avant même d'arriver au rivage.

5-2-43 : ...sur les Illuminations de Rimbaud, un camarade a écrit : "Les rêves des hommes font événement". L'U.R.S.S. en marche vers la victoire..."

En prison même nos cinq garçons continuent la lutte en "travaillant" leurs gardiens qu'ils tentent de démoraliser et auxquels ils cherchent à montrer toute l'horreur du régime nazi. Ils refusent de recevoir l'aumônier allemand de la prison parce que celui-ci se présente dans les cellules en tenue d'officier S.S., revolver au côté. La haine des gardes-chiourmes allemands pour cette jeunesse de France si intelligente et si courageuse s'exaspère. Considérés comme de fortes têtes, ils le paient par une privation totale de courrier et de visites. Ils n'auront même pas droit à la visite du dernier adieu.



De
à
Mort des cinq enfants de C. et
tués par les allemands le 7 juin 1943
Jean Killo 11 ans
Marie Bernadette 10 ans
Marie Henri 9 ans
Marie Gabriel 8 ans
Lucien Roger 7 ans.

Par deux fois, BAUDRY et LEGROS tentent une évasion hardie; par deux fois, ils sont repris au moment où ils allaient franchir la dernière enceinte et mis aux fers.

Le 8 février 1943, ils partent ensemble pour la fusillade, en chantant, convaincus qu'ils ne meurent pas en vain et lançant comme suprême adieu à l'officier ennemi qui referme sur eux, pour la dernière fois, la porte de la prison : "Nous ne regrettons rien que de ne pas voir la grande victoire de notre pays, qui est si proche". Ces paroles ont été rapportées à deux des familles qui venaient, quelques jours après à la prison de Fresnes chercher les pauvres objets qu'ils avaient sur eux lors de leur arrestation; l'argent, bien peu, qu'ils pouvaient posséder, avait, paraît-il, servi à payer les frais du procès!

Ils sont fusillés, comme disent leurs lettres, à onze heures du matin – le procès-verbal qui sert d'acte de décès précise 11 h 05, 11 h 17, 11 h 22 – au champ de tir d'Issy-les-Moulineaux, dans ce quinzième arrondissement où tous les cinq avaient connu des années heureuses ("Vous m'avez fait, écrit à ses parents Lucien LEGROS, une vie dorée"), mais où il n'y avait plus de bonheur possible pour eux sous la botte nazie.

Ils ont été inhumés au cimetière parisien d'Ivry où des tombes creusées à l'avance et numérotées étaient toujours prêtes à recevoir les patriotes assassinés; seul au greffe figurait un numéro. Par-delà la mort, les Allemands les poursuivirent de leur haine, qui ne consentirent jamais à révéler à chacune des familles laquelle de ces tombes était celle de son enfant. Après la Libération seulement on put, en les exhumant, les identifier.

Voici leurs dernières lettres, enfin obtenues de l'occupant en 1944, au lendemain du débarquement allié – jusque là les démarches obstinées des familles s'étaient heurtées à des refus parfois menaçant, l'un d'eux même accompagné de brutalités physiques :

Lettre de Jean ARTHUS à son père

(La mère de Jean ARTHUS morte avant lui, le docteur Arthus n'ayant pas longtemps survécu à son fils, il ne nous a pas été possible de retrouver l'original de cette lettre pour en donner une reproduction au moins partielle).

Paris, le 8 Février 1943

Mon grand chéri,

Je ne sais si tu t'attendais à me revoir, je m'y attendais.
On nous a appris ce matin que c'était fini, alors adieu ! Je sais que c'est un coup très dur pour toi, mais j'espère que tu es assez fort et que tu sauras continuer à vivre en gardant confiance en l'avenir.

Travaille, fait cela pour moi, continue les livres que tu voulais écrire, pense que je meurs en Français, pour ma Patrie.

Je t'embrasse bien.

Adieu mon grand chéri.

Jean

Lettre de Jacques BAUDRY

Lundi 8 Février 1943

Mes pauvres Parents chéris

On va m'arracher cette vie que vous m'avez
donnée et que laquelle je tenais tant. C'est
infiniment dur pour moi et pour vous!

Fresnes, lundi 8 Février 1943

Mes pauvres parents chéris,

On va m'arracher cette vie que vous m'avez donnée et à laquelle je tenais tant. C'est infiniment dur pour moi et pour vous. J'ai eu la chance de savoir, avant de mourir, que vous étiez courageux. Restez-le, surtout ma petite Maman que j'embrasse de tout mon pauvre cœur.

Mes pauvres chéris, j'ai accepté le combat, vous le savez. Je serai courageux jusqu'au bout. La guerre sera bientôt finie. Vous serez quand même heureux dans la Paix un peu grâce à moi. Je veux retourner à Douchy, à côté de Pépère et Mémère. J'aurais voulu encore vivre pour vous aimer beaucoup. Hélas, je ne peux pas. La surprise est amère.

J'ai eu les journaux. Nous mourons en pleine Victoire. Exécution ce matin à 11 heures. Je penserai à vous, à Nicole. Hélas! nos beaux projets d'avenir. Qu'elle ne m'oublie pas non plus, ni mes parents. Mais surtout, la vie continue pour elle; qu'elle profite de sa jeunesse.

Papa, Maman, mes chéris, qui m'avez tant aimé! Adieu! Je vous étreins bien fort tous les trois. Courage! Vivez. Je vous embrasse le plus tendrement pour la vie.

Adieu Papa, Maman! Adieu Nicole!

Vive la France!

Votre Jacques

chers parents, chers amis. Le 8/2/43
C'est la fin. On vient de nous chercher
pour la fusillade. Tant pis. Mourir en
pleine victoire ~~est~~ c'est un peu vexant
mais qu'importe - le rêve des hommes fait
véritablement

Paris, le 8 Février 1943

Mes chers parents, mes chers amis,

C'est la fin !... On vient nous chercher pour la fusillade. Tant pis...
Mourir en pleine victoire, c'est un peu vexant, mais qu'importe !...
Le rêve des hommes fait événement...

Nano, souviens-toi de ton frangin. Jusqu'au bout, il a été propre
et courageux et, devant la mort même, je ne tremble pas.

Adieu petite maman chérie. Pardonne-moi tous les tracas que je
t'ai faits. J'ai lutté pour une vie meilleure; peut-être un jour
tu me comprendras !

Adieu mon vieux papa. Je te remercie d'avoir été chic avec moi.
Garde un bon souvenir de ton fils.

Toto, Tototte, adieu, je vous aimais comme mes autres parents.

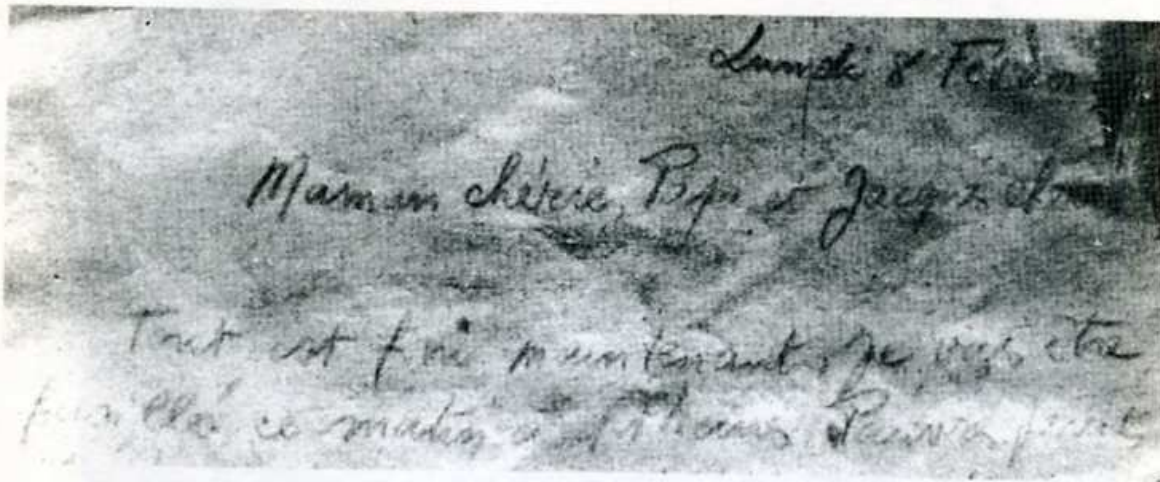
Nano, sois un bon fils, tu es le seul fils qui leur reste, ne fais pas
d'imprudence.

Adieu tous ceux que j'ai aimés, tous ceux qui m'aimaient, ceux
de Nantua et les autres.

La vie sera belle. Nous partons en chantant. Courage ! Ce n'est
pas si terrible après six mois de prison.

Mes derniers baisers à vous tous.

Votre Pierrot



Paris, le 8 Février 1943

Maman chérie, Papa et Jacques chéris,

Tout est fini maintenant. Je vais être fusillé ce matin à 11 heures. Pauvres parents chéris, sachez que ma dernière pensée sera pour vous, je saurai mourir en Français.

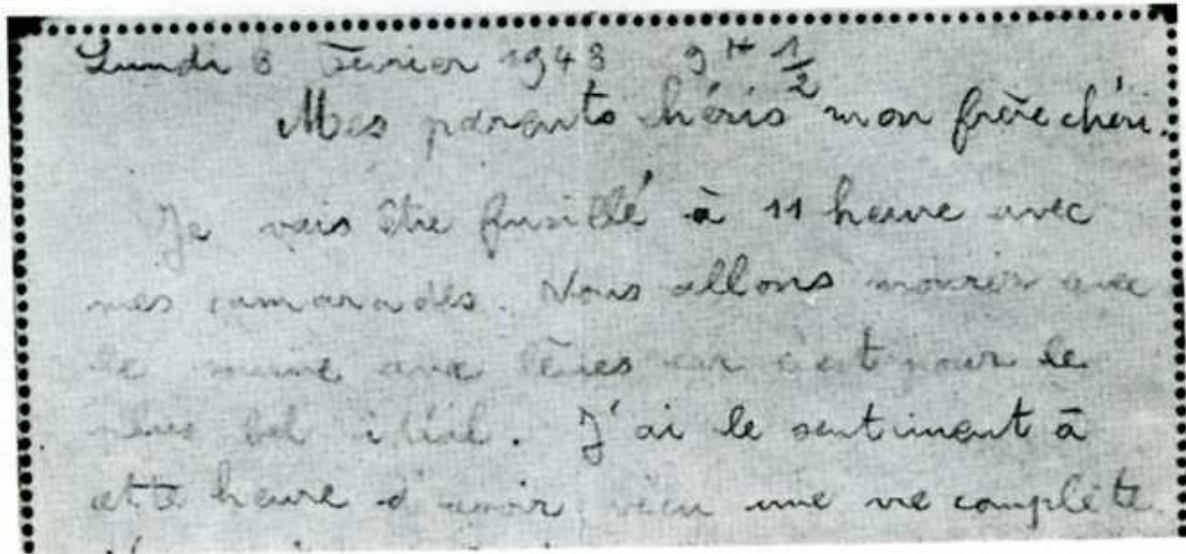
Pendant ces longs mois, j'ai beaucoup pensé à vous et j'aurais voulu, plus tard, vous donner tout le bonheur que votre affection pour moi méritait en retour. J'ai rêvé tant de choses pour vous rendre heureux après la tourmente. Mais hélas! mes rêves resteront ce qu'ils sont!

Je vous embrasse beaucoup, beaucoup. La joie de vous revoir m'est à jamais interdite. Vous aurez de mes nouvelles plus tard.

Je vous embrasse encore et toujours, mes parents chéris. Gardez toujours dans votre cœur mon souvenir...

Adieu, maman, papa, Jacques chéris. Adieu...

Pierre



Paris, le 8 Février 1943

Mes parents chéris, mon frère chéri,

Je vais être fusillé à onze heures avec mes camarades. Nous allons mourir le sourire aux lèvres car c'est pour le plus bel idéal. J'ai le sentiment à cette heure d'avoir vécu une vie complète.

Vous m'avez fait une jeunesse dorée; je meurs pour la France, donc je ne regrette rien. Je vous conjure de vivre pour les enfants de Jean.

Reconstruisez une belle famille...

Jeudi j'ai reçu votre splendide colis: j'ai mangé comme un roi. Pendant ces quatre mois, j'ai longuement médité: mon examen de conscience est positif, je suis en tout point satisfait.

Bonjour à tous les parents et amis. Je vous serre une dernière fois sur mon cœur.

Lucien

Et voici le poème que Paul ELUARD, ami personnel de la famille LEGROS, a écrit pour Lucien LEGROS et ses camarades :

AVIS

La nuit qui précéda sa mort
Fut la plus courte de sa vie
L'idée qu'il existait encore
Lui brûlait le sang aux poignets
Le poids de son corps l'écoeura
Sa force le faisait gémir
C'est tout au fond de cette horreur
Qu'il a commencé à sourire
Il n'avait pas UN camarade
Mais des millions et des millions
Pour le venger il le savait
Et le jour se leva pour lui.

(1944)

La présente brochure a été rédigée, à la demande du Conseil intérieur du Lycée Buffon, par Maurice CONQUÉRÉ, professeur d'anglais.

Elle a reçu l'agrément de M. le Recteur de l'Académie de Paris.

La maquette est l'œuvre de Jean BENOÎT, frère de l'un des fusillés.

Sur la couverture, le monument du jardin du Luxembourg "Aux étudiants résistants", œuvre du sculpteur WATKIN, grand prix de Rome.